

**JORIS-KARL HUYSMANS ET LA GUERRE DE 1870**  
**Du récit de souvenirs à la fiction et vice-versa**  
© juin 2008 ©

**Jean-François Lecaillon**

*« Je connais quelqu'un qui... », « Je peux vous donner un exemple de... », « Je me souviens... ». Qu'ils se tiennent sur Internet, à la télévision, en famille ou au café du commerce, les débats regorgent d'argumentations plus ou moins spécieuses s'appuyant sur ce genre de formules. Ce n'est pas un hasard : elles ont en effet l'avantage de mettre les contradicteurs en difficulté dans la mesure où ces derniers se retrouvent dans l'impossibilité de nier le fait invoqué. Le procédé s'avère si efficace que les moins scrupuleux de nos concitoyens n'hésitent pas à inventer des témoignages pour prendre l'avantage dans une discussion difficile. Parce qu'il a vu ou entendu, le témoin se trouve en effet (ou se croit) investi d'une parole estimée plus authentique que celle des « technocrates », « experts » et autres « intellectuels » suspects, eux, d'être perdus dans les circonvolutions de leurs théories ! « Je me souviens... » lance alors monsieur Toutlemonde avec l'assurance (plus ou moins consciente) d'avoir pour lui le mérite d'accomplir quelque Devoir de Mémoire !*

*Récit s'appuyant sur les souvenirs qu'un individu conserve d'un événement qu'il a vécu, le témoignage est une source d'informations incontournable pour toute personne soucieuse de savoir « ce qui s'est passé ». Tout enquêteur y recourt parce qu'il sait pouvoir en extraire des indices nécessaires à la reconstitution des faits qu'il a mission d'éclaircir. Pour autant, le témoignage ne fait pas office de preuve et, si le récit de souvenirs est utilisé comme source historiographique, c'est d'abord comme expression d'un « point de vue » qui ne sera retenu comme fondé qu'après confrontation avec d'autres documents. Mais le récit de souvenirs est aussi une source à part entière susceptible de fournir une information brute dont l'authenticité ne nécessite même pas d'être vérifiée... si tant est que soit bien cernée la nature de la dite information !*

Le témoignage ne dit pas ce qui a été ; il n'est que le récit de ce qu'un témoin a perçu du réel, ce qui est très différent. A cette distinction cruciale s'ajoute le fait que la perception dépend non seulement de la position physique du témoin par rapport à la situation qu'il raconte, mais aussi de la qualité de ses sens (de sa vue ou audition, par exemples), de son état d'esprit (son humeur) ou de sa culture (son expérience, ses convictions intimes...etc.). Placées dans une même position, deux personnes ne percevront jamais exactement la même chose dans la mesure où elles n'ont pas les mêmes sensibilités et références<sup>1</sup>. Entre le réel et chacun des témoignages qui peuvent en être donnés, il ne peut donc pas exister deux versions identiques, ni l'une plus sûre que l'autre, du moins *a priori*.

Ce n'est pas tout ! Le contenu d'un récit de souvenirs dépend aussi du moment où il est énoncé : « à chaud » (autrement dit dans les quarante huit heures qui suivent l'événement, environ), ou « tardivement » (dans un laps de temps qui va de deux jours à des années plus

---

<sup>1</sup> Dans *Pourquoi se souvenir ?* ouvrage collectif publié chez Grasset en 1999, Rudolf Von THADDEN donne de bons exemples sur ce thème : la perception différente de l'édit de Nantes par les Français et par les Allemands d'une part, celle du IIIème Reich par les Allemands de l'Est et ceux de l'Ouest d'autre part, p.42-45.

tard). Quel que soit ce moment, le récit rapporte toujours le même événement ; toutefois, il ne propose jamais la même image de ce qui a été vécu. Les mots pour dire les souvenirs changent au fil du temps, introduisant des variations qui peuvent transformer le témoignage sur certains points ; les souvenirs eux-mêmes évoluent, soit par oublis, soit par « additions », celles-ci ajoutant aux souvenirs qui ont été encodés « sur le vif » des informations fondées sur ceux qui se sont inscrits dans la mémoire du témoin entre le moment de l'événement relaté et celui où il est raconté. Face à la malléabilité de la mémoire, l'historien hérite de la délicate mission consistant à repérer ce qui relève du souvenir pris sur le champ de l'événement et de le séparer des souvenirs « *a posteriori* » jugés moins authentiques, prenant ainsi le risque de froisser la susceptibilité du témoin dont la sincérité pourrait être mise en doute ; il s'oblige surtout à un travail de dissection souvent impossible à mener à bon terme. Pour y parvenir, il faudrait en effet qu'il puisse disposer d'au moins deux récits de l'événement par le même témoin, l'un qui serait établi immédiatement, l'autre plus tardivement. Mais une telle situation ne se rencontre pas souvent. Non seulement le témoin raconte rarement ce qu'il a perçu dans les minutes qui suivent l'événement mais s'il rédige son témoignage, il ne le fait en général qu'une seule fois. Seul le hasard nous livrant le brouillon d'un manuscrit avec ses ratures, un lot de lettres comme celles que le soldat Yves-Charles Quentel adressa à ses proches pour leur raconter sa bataille de Rezonville<sup>2</sup> ou les récits successifs que produisit Joris-Karl Huysmans pour écrire *Sac au dos*, peut nous proposer des textes susceptibles d'être confrontés.

### ***Huysmans et la guerre franco prussienne***

Huysmans avait 22 ans quand la guerre franco prussienne éclata. Incorporé au 6<sup>e</sup> bataillon des mobiles de la Seine, il participa brièvement à la campagne : victime de dysenterie, il fut évacué dès le début août sur l'hôpital d'Evreux. De la mobilisation puis de son expérience hospitalière, il conserva quelques souvenirs qu'il coucha sur le papier sous la forme de trois récits connus sous les titres *Le chant du départ*, *La léproserie* et *Chalons*. Ces trois textes ont servi de base pour l'écriture de *Sac au dos*, nouvelle dont il publia deux versions, la première en 1877-1878, la seconde en 1880. Diffusée dans le cadre des *Soirées de Médan* auxquelles participèrent Maupassant et Zola, cette dernière avait d'abord une vocation littéraire : évoquer le drame de 1870 dans un style réaliste à l'opposé de l'esthétique patriotique qui avait cours à l'époque. Mais qu'en est-il des premiers récits ? Leur publication par les éditions R. Laffont en même temps que les deux versions de *Sac au dos*<sup>3</sup> permet de voir comment le récit évolue au fil du temps ; elle donne aussi l'opportunité de comparer ces productions littéraires avec des récits de témoins dont l'ambition se limitait à exposer ce que ces derniers avaient vu. Quelle différence entre la fiction de Huysmans et ces récits de souvenirs produit par les anciens combattants de 1870 ? Sachant que Huysmans s'appuya sur ses propres souvenirs, ses nouvelles ne peuvent-elle pas revendiquer une même valeur de témoignage que ces derniers ? La question peut se poser aussi en sens inverse : en quoi les récits de souvenirs ont-ils une valeur de témoignage plus fiable ou authentique que *Sac au dos* ?

Les six auteurs des *Soirées de Médan* n'avaient-ils pas l'ambition de mettre en scène leurs souvenirs personnels pour exprimer par le moyen de leur art ce que fut la guerre *selon eux* ? A leur façon, ils entendaient bien proposer un témoignage. Lors de la parution de *Sac au dos*, les critiques ne s'y sont d'ailleurs pas trompés : « *Qu'il y ait eu, pendant la guerre, des soldats comme ceux que nous montre M J-K Huysmans, je le crois, »* s'indigna Frédéric Plessis dans *La Presse* du 5 septembre 1877 ; « *mais puisque ces hontes sont celles de la patrie, il serait*

---

<sup>2</sup> Jean-François LECAILLON, *La mémoire en mouvement*. Paris, 2003. Article réalisé à partir des lettres de QUENTEL, Yves Charles, « Correspondance à sa famille pendant la guerre contre les Prussiens (1870) ». *Gwéhall*, tomes 2 et 3 ; 1979 et 1980. *Bulletin de la société finistérienne d'Histoire et d'Archéologie*, Quimper.

<sup>3</sup> p.234, *Romans I*, R. Laffont, 2005.

*honnête de les taire* ». Beau plaidoyer pour un « Devoir d'Oubli » dans la plus pure veine d'un Ernest Renan<sup>4</sup> ; mais qui interpelle : les récits d'anciens combattants publiés à la même époque ne se sont-ils pas fait un devoir de taire les hontes de la Patrie mise en exergue par Huysmans ? S'ils l'ont fait, en quoi auraient-ils meilleure valeur comme témoignage ?

### ***Du « chant du départ » à « Chalons », trois récits de souvenirs***

Les deux premiers récits écrits par Huysmans sur son expérience de la guerre sont assez courts : 60 lignes pour *Le chant du départ* et 126 pour *La léproserie*<sup>5</sup>. Le premier rapporte le moment de la mobilisation des mobiles de la Seine fin juillet 1870 et leur voyage en train jusqu'à Chalons ; le second, raconte les péripéties d'un soldat saisi de maux de ventre et son séjour dans les hôpitaux militaires.

Ces récits sont essentiellement descriptifs. Ils proposent une suite de tableaux présentés dans l'ordre chronologique de leur déroulement : mobilisation, appel, marche dans Paris jusqu'à la gare, adieux sur les quais, bousculade, embarquement dans les wagons, voyage... Le narrateur livre au lecteur ce qu'il voit ou ressent. A ce titre, *Le chant du départ* se présente comme une copie quasi conforme des lettres ou carnets écrits « à chaud » par les mobilisés de l'époque<sup>6</sup>. Les mêmes séquences, dans le même ordre, s'y déclinent. « *Tout le monde ici est enflammé* » écrit, par exemple, Henri Serpollet le 21 juillet 1870, « *tous crient : la Prusse, la Prusse ! Hier, à la marche militaire, la musique a joué La Marseillaise, tout le monde sautait malgré les 60 livres qu'on avait sur le dos. Je voudrais que vous fussiez là quand une nouvelle dépêche arrive, on ne s'entend pas ; nous courons tous au râtelier d'armes, et crin-cran les culasses mobiles, on renverse les lits, on se bat, on se roule, les sergents veulent intervenir, on leur f... la porte au nez, la discipline se relâche, on ne voit plus tant de punitions (...) le soldat français quand on lui parle de guerre veut tout massacrer.*<sup>7</sup> » Même tonalité dans les notes de Soret (16 août) : « *Il fallut auparavant distribuer des sacs et des effets de campement. On se précipite chez le sergent-major qui nous remet des toiles et des piquets. Les sacs tardent longtemps. Une partie du bataillon est en route, l'autre attend encore. Enfin, j'obtiens un sac. Le sergent major bourre ma giberne et les poches de ma capote de cartouches et me souhaite bon voyage. Je rejoins mes camarades dans la cour. On s'aligne et nous traversons la ville de Langres au nombre de 700 commandés par un sergent. Des chansons obscènes, des chants patriotiques sont hurlés. Nous arrivons au chemin de fer, le train était parti. Nous restons près de la gare ; la nuit était froide. Les plus heureux s'étendent sur le parquet des salles, au risque d'être écrasés par la foule ; d'autres couchent sur l'herbe et des tas de pierre. Quelques uns, et je suis du nombre, vont se mettre à l'abri dans une remise malpropre où ils s'étendent à la dure. Des ivrognes et des farceurs s'amusent à essayer la portée de leurs armes et à tirer contre les planches de notre asile ; nous sommes réveillés en sursaut, nous courons après les auteurs de ces gracieusetés, nous ne les découvrons pas. Le même bruit recommence sur d'autres points, en provoquant les mêmes clameurs.*<sup>8</sup> Si les détails changent, Soret rapporte les mêmes scènes que Huysmans. Autre exemple tiré des feuilles du lieutenant Pinguet (9 août) : « *A minuit nous entrons en gare de Bar-le-Duc où nous stationnons quelques instants, à côté d'un convoi de blessés*

---

<sup>4</sup> « L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation » disait Renan, propos cité par Eric KESLASSY et Alexis ROSENBAUM, *Mémoires Vives, Pourquoi les communautés instrumentalisent l'Histoire*. Paris, Bourin éditeur, 2007, page 26.

<sup>5</sup> Selon l'édition 2005 citée ci-dessus en note 3.

<sup>6</sup> Voir *Été 1870, la guerre racontée par les soldats*. Paris, Giovanangeli, 2002.

<sup>7</sup> SERPOLLET, Henri, Lettres à sa famille pendant son service militaire, octobre 1879 – juillet 1874. *Le Bugey*, tome 70, 1983 ; pp.559-588.

<sup>8</sup> SORET, *Notes d'un volontaire au 50<sup>ème</sup> de ligne*. Paris, Dentu, 1872.

*qu'on évacue vers l'intérieur. On leur distribue du vin et des vivres. Nous entendons leurs plaintes et leurs cris.*<sup>9</sup>»

Tous ces textes pris parmi des dizaines d'autres rapportent les mêmes comportements ; *a contrario*, ils font peu, voire pas du tout, de commentaires sur ce qu'ils observent. L'enthousiasme comme le désordre ambiant sont constatés, les sentiments des acteurs rapportés, la troupe éméchée et indisciplinée décrite, mais sans que les narrateurs n'expriment le moindre jugement.

Fort peu littéraire, l'emploi du « on » par Huysmans (27 fois pour 7 « je ») est symptomatique du positionnement qu'il adopte. Non seulement, la rédaction de ces premiers récits ne l'incite pas à soigner son style, mais l'emploi du pronom impersonnel a pour effet de ne pas le dissocier de la foule qu'il décrit. Certes, pour dresser le portrait de ses compagnons de voyage, il se met en retrait dans la seconde moitié de *Le chant du départ*. Mais c'est le collectif qu'il met en avant, duquel il ne s'exclut pas vraiment. L'usage du « on », qui se retrouve dans les textes de Serpollet (8 fois en 6 lignes !), Soret et Pinguet, privilégie ainsi la description factuelle, il favorise l'expression d'un regard dénué de tout souci interprétatif. Cette manière de raconter est typique des récits les plus immédiats de souvenirs.

Dans *La léproserie*, le « on » s'efface (4 dans la première ligne, mais 14 en tout) au profit du « Je » (23) et du « nous » (30) dont les deux tiers désignent le narrateur et un ami. La distanciation semble s'affirmer, mais le phénomène s'explique par le fait que l'épisode rapporté est personnel ; il n'est pas partagé par l'ensemble de la troupe. Pour le reste, une même récitation de faits sans jugement ou apartés domine. Un « *je ne l'ai jamais su* » est la seule marque d'intrusion du présent de l'énonciation dans le passé évoqué.

Cette ressemblance entre les deux premiers textes de Huysmans et les témoignages « à chaud » n'est pas surprenante. Ces récits sont conformes à l'expérience que l'écrivain a pu avoir de la mobilisation : le 30 juillet 1870, il fut bien convoqué à la caserne de Lourcine à laquelle il fait référence dès la 3<sup>e</sup> ligne de son récit. Versé au 6<sup>e</sup> bataillon des mobiles de la Seine, il fut dirigé par train vers la frontière. Même phénomène avec *La léproserie* : victime de dysenterie, Huysmans n'alla pas plus loin que Chalons où il fut pris en charge par les médecins d'une ambulance militaire avant d'être évacué sur l'hôpital d'Evreux.

De façon plus étoffée, *Chalons* reprend les thèmes des deux premiers textes. Il les réduit aussi. La mobilisation décrite dans *Le chant du départ* est ainsi escamotée en 4 lignes ! Mais son effacement s'explique puisqu'elle n'est plus dans le sujet évoqué par le titre éponyme. A part cette réduction, la même forme d'écriture apparaît. Trois formules trahissant une prise de recul et une appréciation *a posteriori* semblent cependant échapper à Huysmans : avec ses compagnons d'armes, observe-t-il, « *la vie était difficile* ». A l'hôpital, au contraire, il mène une « *heureuse existence* » mais « *l'ennui me tuait* ». Peut-être ce qui a été vécu commence-t-il à être relu en fonction de son propre avenir. Ces formules témoigneraient d'un premier phénomène de distanciation entre l'auteur et son sujet. Elles se justifient cependant par la nature de ce qui est rapporté : Huysmans ne raconte plus un événement mémorable bien circonscrit dans le temps, il évoque une période plus longue de vie, plus répétitive aussi, qu'il a eu le temps d'évaluer au moment même où il la vivait. Cette différence dans la nature du sujet évoqué suffit à expliquer les formes nouvelles du récit.

Au final, la comparaison des premiers textes de Huysmans et de récits de souvenirs rédigés « à chaud » fait apparaître d'importantes similitudes : énonciation d'abord d'impressions brutes et de sensations immédiates ; implication ensuite des narrateurs : même quand ceux-ci se placent en position de spectateurs, ils rapportent ce qu'ils voient ou perçoivent tout en inscrivant leur présence dans l'objet de la description. Bien que témoins, ils sont *dans* l'événement. Ils ne s'en dissocient pas. C'est là un point important des récits écrits « à

---

<sup>9</sup> PINGUET (capitaine), *Feuilles de carnet, 1870-1871*. Annemasse, Joseph Chambet, 1896.

chaud », qui se retrouve dans les deux premières lettres du soldat Quentel et d'autres documents de même nature : le positionnement du narrateur *dans* le fait rapporté plutôt qu'en marge de celui-ci. Tous ces points communs permettent d'assurer que les textes de Huysmans sont de véritables récits de souvenirs ou qu'ils se sont pleinement inspirés de ceux-ci.

### *Les deux versions de Sac au dos, des récits de mémoire ?*

Sept ans après la guerre, Huysmans publie une première version de *Sac au dos*. A cette occasion, le texte double d'épaisseur : sept pages et demi quand *Le chant du départ* et *La léproserie* n'en faisaient que quatre à eux deux. Le style, ensuite, change radicalement. Les « on » disparaissent pour céder la place à des tournures plus exigeantes. Rien que de très normal, au demeurant.

*A priori*, le travail sur la forme qu'opère Huysmans ne bouleverse pas le fond de son témoignage. Le phénomène de distanciation entrevu dans *La léproserie* ou *Chalons* s'amplifie toutefois. Moins impressionniste, le récit devient plus interprétatif. Le travail de réécriture conduit en effet Huysmans à commettre des inserts qui proposent des appréciations ou expriment des sentiments qui n'ont pas été ressentis à chaud si on se réfère au fait qu'ils n'apparaissent pas dans ses premiers récits. Prenons l'exemple des enfants dont il décrit l'attitude face au départ à la guerre de leurs aînés. Bien qu'il n'y ait pas fait allusion dans *Le chant du départ*, il n'y a pas à douter qu'ils aient été présents en 1870 aux côtés des familles accompagnant les mobilisés jusqu'à la gare. Les récits de souvenirs de l'époque l'attestent. Comme tout un chacun, Huysmans les a sûrement vus. Il n'y a donc rien de scandaleux au fait qu'il s'en souvienne *a posteriori* et qu'il les remette à leur place historique dans son récit. Mais comment interpréter le silence sur ce point dans ses premiers textes ? En comblant le vide de son souvenir, Huysmans n'attribue-t-il pas aux enfants une importance que son oubli initial permet de contester ? Ces « *enfants ne comprenaient pas que leur grand frère allait se faire tuer* » fait-il remarquer ! Terrible innocence qui ne saurait apparaître comme une contre vérité : il est très probable, en effet, que ces enfants ne réalisaient pas les enjeux meurtriers de la mobilisation. Le témoin a donc raison ; sauf que cette innocence s'explique d'abord par l'attitude des aînés, lesquels ne font rien pour les déniaiser. En toutes circonstances dramatiques, les enfants savent adopter les attitudes convenues si les adultes leur expliquent la situation ; la question se pose alors de savoir pourquoi ces derniers ne le font pas. N'est-ce pas précisément parce que, dans l'euphorie ambiante, ces adultes n'imaginaient pas qu'ils allaient se faire tuer ? Ils partaient pour Berlin où ils entreraient bientôt en vainqueurs. L'allusion à l'innocence des enfants peut vouloir souligner cette inconscience collective. Le rajout *a posteriori* ne serait donc qu'un moyen d'exprimer la réalité du moment ; elle place toutefois le lecteur dans une situation anachronique : elle l'invite à prendre du recul et à évaluer cette mobilisation joyeuse d'un œil critique que n'avaient pas les contemporains. En une seule phrase d'apparence anodine, elle le met ainsi dans l'état d'esprit d'un observateur de 1877 et non celui du soldat de 1870 ! Dès lors, comment peut-il comprendre la naïveté dont les mobiles font preuve dans le récit ? Le souvenir ajouté *a posteriori* produit en effet un décalage entre la lucidité du lecteur maintenu à distance de l'événement relaté et l'inconscience des hommes du passé, prenant ainsi le risque de susciter d'injustes jugements de valeur. En restaurant un fait authentique qui ne l'a pas frappé *sur le vif*, Huysmans change *en réalité*<sup>10</sup> de position : de témoin *dans* l'événement il se place désormais en témoin *de* l'événement, transfère qui pèse sur le « point de vue » qu'il expose et, par voie de conséquence, sur sa portée.

---

<sup>10</sup> Je souligne par la mise en italique afin de bien signifier que la réalité dont il est ici question est celle dans laquelle se trouve Huysmans au moment où il écrit et non celle dont il est censé parler !

L'empereur tirerait gloire de cette guerre, fait encore observer Huysmans ! Expression d'une pensée partagée en juillet 1870 (celle du témoin *dans* le vif du sujet) ou remarque amère du Français humilié par la défaite de 1871 (le témoin *de* l'événement accompli) ? *De facto*, le narrateur laisse entendre que le soldat qui partait pour le front en voulait à l'Empereur, ce qui est loin d'être sûr. Car c'est oublier un peu vite que les Français venaient de le plébisciter quelques mois plus tôt ! Huysmans d'ailleurs fait l'impasse sur les « *Vive l'Empereur !* » jetés par de nombreuses troupes si on en croit les textes écrits « à chaud » comme la lettre que le lieutenant Jules Japy<sup>11</sup> adresse à sa mère le 21 juillet. Les soldats entonnent-ils des chants « patriotiques » ? Quoi de plus « patriotiques », en effet, que *La Marseillaise* ! Il n'était pourtant pas nécessaire de le préciser à chaud ! Pourquoi l'est-ce devenu 7 ans plus tard ? N'est-ce pas parce que le patriotisme des mobiles de la Seine ne ressort pas nettement des premiers souvenirs de l'écrivain (*Le chant du départ*) dans lesquels ils apparaissent plutôt comme des « voyous » à moitié « ivres » et, pour partie, « la fine fleur et l'aristocratie de l'intéressante classe des prolétaires » ? Une fois encore, le petit changement (l'ajout d'un seul mot !) est lourd de conséquences : là où le premier récit donne une explication historique à l'inefficacité d'une partie de l'armée française sur les champs de batailles de l'été 1870 (indiscipline, manque d'instruction militaire...), *Sac au dos* prend le risque de mettre en avant une qualité inverse qui tendrait à disculper les troupes de toute responsabilité face à la défaite ! Incidemment, on entre ici dans un débat sur les causes de la défaite tel qu'il se tient en 1877 ; on n'est plus dans une description rigoureuse de ce qui se passa en 1870.

Dans *Le chant du départ*, Huysmans écrivait : « Ici, on discutait les chances de la guerre, on chantait *Le Rhin allemand*, le *Chant du départ*, là on s'embrassait, on pleurait, on riait, on trinquait, on séchait des rouges bords. » En l'occurrence, il énonce des faits relativement neutres. « On », c'est tout le monde, sans distinction de classe, d'âge ou de sexe. Le témoin décrit ce qu'il voit (discussions, embrassade, pleurs, rires) et ne donne aucun sens à ces attitudes. De quoi pleure « on » ? De quoi rit-il ? Inquiétude, certitude de la victoire, doute ou arrogance, inconscience ou peur de la mort ? Le lecteur n'est pas instruit de ce que le soldat s'efforçait peut-être de masquer. Il voit, il entend, mais il ne lui est pas donné de comprendre. N'est-ce pas parce que rien n'était clair dans l'esprit du soldat mobilisé qui partait pour une guerre dont il n'avait aucune idée ? N'est-ce pas parce que dans la foule tous les sentiments se croisaient et mêlaient en un tout dénué de sens commun ? N'est-on pas proche, ici, d'une réalité que *Sac au dos* déforme quand son auteur prête à la foule un patriotisme résolu autant que partagé ?

Autre exemple : alors que dans *Le chant du départ* les mobiles se « précipitent » dans les wagons qu'ils « peuplaient », dans *Sac au dos* ils sont « empilés comme des bestiaux, dans des wagons à marchandises ». Là aussi, la réécriture introduit des jugements de valeur qui n'existaient pas dans l'ambiance de 1870. Certes, il ne s'agit pas de nier le fait « hommes entassés dans des wagons de marchandises ». Ce détail matériel a existé. Mais, d'un récit à l'autre, le narrateur transforme une information clé : ce qui est vécu rétrospectivement comme un manque de confort et, implicitement, un manque de moyens et/ou la marque d'une impréparation militaire (cause de la défaite ?), n'a été probablement perçu à chaud que comme un désagrément accessoire et sans conséquence. L'explication rétrospective est intéressante dans le cadre d'une analyse historique, mais l'insérer dans un récit qui se poserait comme témoignage devient gênant dans la mesure où elle risque de fausser la perception que le lecteur aura de ce qui s'est *réellement* passé dans les têtes ; elle tend à attribuer aux soldats de 1870 une pensée qu'ils n'avaient pas.

Au moment du départ, écrit encore Huysmans, « on se serra la main une dernière fois » au lieu de « on s'embrassait » dans *Le chant du départ*. Ce sentiment de « dernière fois »

---

<sup>11</sup> JAPY, Jules, *Lettres d'un soldat à sa mère*. Montbéliard, 1910.

exprimé en 1877 a-t-il été ressenti en août 1870 par des hommes convaincus qu'ils rentreraient bientôt parés des lauriers de la victoire ? Certes, l'illusion n'a pas duré : quelques semaines plus tard, les Français découvraient avec stupeur la réalité brutale de la guerre ; mais l'aveuglement dont ils firent preuve en juillet ne saurait être minimisé par cette réalité ultérieure car il explique l'élan guerrier qui traversa la France au début de l'été, entraînant tous les acteurs, des plus haut placés aux plus modestes, dans une suffisance peut-être fatale ; elle explique aussi l'ampleur de la déception et les accusations de « trahison » que celle-ci généra, voire l'incapacité du pays à faire l'autopsie de la défaite ! Il est impossible de comprendre les ressentiments qui ont affectés les Français au point de nourrir manifestations (septembre 1870), tentatives de coups d'état (31 octobre 1870, janvier 1871), voire l'insurrection du 18 mars 1871 sonnant l'avènement de la Commune de Paris, si on gomme des récits de souvenirs la réalité des sentiments à cet instant précis. *Sac au dos* étant une nouvelle, l'entorse faite à la réalité ne peut lui être reprochée ; le problème survient à partir du moment où le public attribue à ce récit une valeur d'authenticité historique digne des récits de souvenirs !

Dans *La léproserie*, Huysmans raconte encore comment un coiffeur de Mourmelon lui proposa un repas qui s'avéra exécrable et sur facturé ! L'épisode n'est pas repris dans *Sac au dos*. Mais la leçon que l'écrivain en tire n'en est pas moins rapportée, le narrateur se déclarant « *exploité à outrance par les habitants* » de cette commune ! Généralisation abusive d'un cas particulier ? Il est possible que le coiffeur ait été représentatif d'une malveillance générale. Mais comment le lecteur le sait-il ? L'anecdote du repas (autrement dit le fait) a disparu du récit pour laisser place à la seule interprétation dont le lecteur – sauf publication non prévue du récit originel – ne saura jamais l'origine. « *Tout cela n'était pas fait pour nous engager à prendre goût au métier* » de soldat, ajoute Huysmans, propos qui livre au lecteur une opinion sans que les faits qui la justifient ne soient développés. Quel retournement ! Du récit sans commentaire des premiers textes, le lecteur se retrouve désormais face à un commentaire sans le récit qui le provoque !

En huit ans, la réalité de juillet 1870 s'est ainsi transformée ; le souvenir que Huysmans en garde en 1878 a en partie chassé celui qu'il en avait « à chaud » ! Les faits restent les mêmes, mais la réalité décrite est différente : les convictions de 1878 se sont plaquées sur la réalité factuelle de 1870 ! Ne s'agit-il que d'une fiction ? De tels changements restent acceptables dans le cadre d'un récit à prétention littéraire ; ils posent problèmes, en revanche, quand ce remodelage des souvenirs s'avère être un artifice commun à l'homme de lettre et au témoin de 1870 racontant ses souvenirs. Or, tel est bien ce qui se produit avec le soldat Quentel qui, trois mois après la bataille de Rezonville, écrit une lettre disant l'inverse de ce qu'il en écrivait à chaud ! De même, le récit de Jean Pierre Servel<sup>12</sup> est-il à l'image de la première version de *Sac au dos* : un récit chronologique ayant trié les informations méritant d'être rapportés et éliminé l'accessoire. Les journées s'enchaînent, offrant un récit encore proche du perçu ; entre les lignes s'infiltrèrent pourtant des remarques exprimant une conviction ressentie à *posteriori* : « *Plus tard vous saurez ce qui arrive à nos jeunes hommes.* » prévient-il au détour d'une page, suggérant un futur que le témoin ne peut avoir imaginé sur le moment. « *Je trouvais cette action barbare* » commente-t-il un peu plus loin au lieu d'énoncer sa réaction telle qu'elle se manifesta : il livre le commentaire sans préciser les faits. « *A partir du 7 octobre, le temps se mit à la pluie, et ne cessa que le 2 novembre.* » fait-il encore remarquer. L'observation climatique est peut-être juste, mais elle ne peut pas avoir été vécue ainsi à *partir du 7 octobre* ! En 1872, Soret raconte son séjour au camp de Chalons. La comparaison avec le texte de Huysmans nous fait découvrir le même type de commentaire rétroactif : « *(Il) ne perfectionna pas beaucoup mon instruction militaire (...) mais il m'apprit à connaître le soldat.* » Fait

---

<sup>12</sup> *Les pauvres et tristes mémoires de la guerre de 1870*. Manuscrit privé, propriété de la famille.

prisonnier à Sedan, Jules Tressy<sup>13</sup> écrit (1871) : « *L'occupation prussienne fut là ce qu'elle a été partout, idiote, stupidement féroce.* » Ce commentaire qui propulse le lecteur dans le futur du souvenir rapporté, lui fait lire l'événement tel qu'il ne s'est pas vraiment déroulé sur le plan psychologique. « *Triste ce jour* » rapporte Mathurin Perquise à propos de la bataille de Gravelotte, « *nos armées étaient très fatiguées mais malgré toutes c'est fatigues, nos officiers criaient courage mes enfants, courage.*<sup>14</sup> » Ce soldat adopte là une position d'historien et non plus de témoin, il se met en marge de l'événement qu'il rapporte plutôt que dans celui-ci. Ce changement est primordial : par substitution du souvenir inscrit dans la mémoire au moment de l'énonciation aux dépens de ce qui a été perçu en 1870, il déclenche les processus de relecture du passé.

En 1880, Huysmans publie une seconde version de *Sac au dos*. Celle-ci prend encore du volume. Désormais, le texte couvre dix neuf pages ! Le récit s'étoffe et les silhouettes prennent du relief. Ainsi le narrateur commence-t-il par présenter les antécédents de son personnage principal. Le lecteur apprend qu'il vient de passer son baccalauréat et qu'il se destine au droit.

Si le texte s'enrichit de nouvelles pages, c'est dans le cadre d'une fiction plus complète dont les développements ne concernent pas notre étude. Pour rester dans le cadre de celle-ci concentrons nous sur les seuls passages qui reprennent la version de 1878 ou les nouvelles antérieures. Le récit de la mobilisation survient à la deuxième page. Surprise ! L'entame renoue avec la simplicité de *Le chant du départ*, voire de *Chalons* : déclaration de guerre, mobilisation, ordre de rallier la caserne de Lourcine sont énoncés de façon très sommaire. La suite reprend par pans entiers le texte de la 1878. Certains inserts contestables fait à l'époque sont pourtant supprimés : l'innocence des enfants incapables de comprendre que leurs aînés vont se faire tuer, la qualification des wagons comme voitures « *de marchandises* », notamment. Mais ce retour aux sources se fait au profit de deux nouveautés plus orientées encore.

Aussi simple soit-elle, l'entame s'enrichit en effet d'une observation qui place toute la suite du récit dans une perspective atemporelle qui en biaise la portée générale. « *A vrai dire* » rapporte le narrateur, « *je ne compris pas les motifs qui rendaient nécessaires ces boucheries armées. Je n'éprouvais ni le besoin de tuer les autres, ni celui de me faire tuer par eux.* » Voilà un sentiment que Huysmans n'exprime dans aucun texte antérieur ; apparemment il ne fait pas partie de ses souvenirs tels qu'ils ont été formulés « à chaud ». Certes, plus d'un soldat a pu le ressentir et le nouvelliste est en droit d'imaginer un personnage ayant entretenu de telles pensées. Mais l'ambiance de la mobilisation n'y prédisposait pas. Les hommes de juillet 1870 ne parlaient pas à la « boucherie ». Seuls les militaires de carrière (ce que n'est pas le personnage en question), les artilleurs plus que les autres, en ont eu l'intuition parce qu'ils connaissaient la valeur des armes prussiennes ; mais, de leurs propres aveux, leur pessimisme targué alors de « défaitisme » ne résista pas à l'enthousiasme général<sup>15</sup>. N'ayant pas cette expérience, les mobiles n'avaient, pour leur part, aucune idée de ce qui les attendaient. La remarque du héros de *Sac au dos* n'est donc pas crédible et elle apparaît plus comme la marque d'une reconstruction commise par un auteur qui connaît l'avenir de ce qu'il décrit. Or cette démarche change tout du point de vue de l'authenticité historique : elle redessine l'histoire autour d'un personnage irréaliste dans un texte qui se veut « réaliste » ! Il y a là une forme de tromperie qui interpelle d'autant plus qu'elle reproduit ce qui se passe sous

---

<sup>13</sup> TRESSY, Jules, « le camp de Glaire » in HABENECK, Charles, *Les régiments martyrs : Sedan-Paris*. Paris, Pagnerre, 1871.

<sup>14</sup> PERQUISE, Mathurin, *Carnet de route d'un soldat du 2<sup>ème</sup> régiment de voltigeurs de la Garde impériale*. Rédigé en captivité, Mayence, février 1871. Manuscrit conservé à Vincennes.

<sup>15</sup> Voir Jean-François LECAILLON, *Été 1870, récits de soldats*. Paris, Giovanangeli, 2002.



le pinceau des maîtres de la peinture militaire (Edouard Detaille ou Alphonse Deneuille) oeuvrant à la même époque : aussi « réaliste » que soient leurs tableaux, ces artistes gommèrent le sang et l'horreur de leurs toiles au profit de l'héroïque, travestissant de fait la réalité du terrain tout en passant pour fidèle à celle-ci<sup>16</sup> ! Si l'intention de Huysmans est à l'opposé de celle de Detaille, la relecture du passé n'en est pas moins du même ordre.

Dans l'exercice de reconstruction, la version de 1880 va plus loin encore : elle multiplie les références historiques « hors champs ». Entendons par là des renvois à des événements que le témoin ne peut pas avoir vécu parce qu'il n'en était pas instruit (ou ne pouvait pas l'être) au moment dont il est question dans son récit. Déjà, en 1878, Huysmans avait usé du procédé : après Sarrebruck, écrivait-il, « *nous ne nous attendions pas aux terribles revers qui nous accablaient* ». Mais l'incidence de cet insert restait limitée. En 1880, en revanche, il veut rendre son texte plus réaliste, mieux « *l'inscrire dans l'histoire* » souligne Sylvie Thorel-Cailleteau<sup>17</sup>. Pourquoi pas ? Le procédé conduit cependant à l'anachronisme car, une fois encore, il prête aux hommes de juillet 1870 des sentiments qu'ils n'éprouvèrent au plus tôt qu'un mois plus tard ! Prenons quelques exemples : dans la version de 1880 la description de l'équipement militaire reçu par les mobiles ne se réduit plus qu'à une "vêture" et à des "godillots", lesquels n'ont jamais été évoqués dans les textes précédents ni ne le sont dans les récits « à chaud » de souvenirs. Huysmans utilise là une référence très connotée depuis le désastre de 1870 ! Pour faire plus authentique ? Sans doute est-ce son intention ; sauf qu'elle n'a rien d'authentique, justement, dans la mesure où les mobiles de juillet 1870 n'avaient pas une idée claire de ce que pouvait être les godillots ni de la médiocrité de leur qualité ; pas encore ! L'utilisation de cette référence à cet instant là du récit induit donc un *a priori* dans la tête du lecteur qui, lui, connaît peut-être la faible résistance de ces chaussures à l'effort de guerre et dont l'esprit traduit immédiatement le propos comme une marque de mauvaise préparation militaire de la France ! Le récit privilégie le sens plutôt que le vécu !

A Chalons, le héros de Huysmans est témoin de l'insoumission des mobiles dont le maréchal Canrobert fut la victime ; à l'hôpital, il rencontre un survivant de Frœschwiller qui évoque cette bataille ; légitimes mises en contexte ? Ces situations sont surtout une occasion pour Huysmans de décrire avec sympathie un brave homme, « *père de plusieurs enfants* » dont « *ce n'était pas le métier d'aller se faire tuer* » et d'évoquer la plainte de ces conscrits qui s'estimaient « *trahis* ». Là, Huysmans est bien renseigné autant que fidèle à la vérité historique : le désastre de Frœschwiller a produit une démoralisation et une désaffection pour la guerre conforme à ce qu'il décrit ; du coup, l'agacement qu'il suggère d'hommes usés par le récit répétés du survivant sonne juste. Une bataille perdue n'est pas la guerre et ceux qui n'ont pas été au feu le 6 août gardaient l'espoir d'un retournement de situation. Rien à dire d'un point de vue authenticité, sinon que Huysmans choisit ses personnages selon ce qu'il veut démontrer *a posteriori* qui n'a rien à voir avec ce qu'il a ressenti en 1870. Huysmans fait un choix que justifie son pacifisme de 1880 nullement le souci de témoigner des sentiments qu'il a pu éprouver « à chaud ». C'est son droit dans le cadre de la création littéraire ; sous la plume des anciens combattants publiant leurs souvenirs, la méthode est plus gênante.

### ***De la fiction aux récits tardifs de souvenirs***

Les récits de souvenirs écrits sur le tard usent en effet des mêmes artifices. Nous pourrions multiplier les exemples de textes qui citent des documents que le témoin n'a jamais eu en sa possession au moment qu'il décrit, qui évoquent des événements qui éclairent l'histoire mais que les acteurs de la situation ne pouvaient pas connaître. Beaucoup de ces témoignages

---

<sup>16</sup> Voir Jean-François Lecaillon, *représentation de la guerre (1870) et construction de la mémoire*. Paris, 2001 : [http://mapage.noos.fr/jflecaillon/Pages/Tableaux\\_de\\_la\\_guerre.htm](http://mapage.noos.fr/jflecaillon/Pages/Tableaux_de_la_guerre.htm)

<sup>17</sup> *Romans I*, Paris, R. Laffont, 2005.

remettent en contexte et, par la même, transforment leur récit de souvenirs en essai historique illustré de vécu ! Certains textes publiés sous le titre de « Mémoires » ou « Souvenirs »<sup>18</sup> ne méritent donc pas ces qualifications car ils sont plus des essais d'Histoire que l'expression de ce qui a été perçu à l'époque des faits. Parmi les nombreux exemples disponibles, citons celui de Lucien Dubois, inspecteur général des Halles et des marchés de Paris pendant la guerre<sup>19</sup>. Daté du 1<sup>er</sup> avril 1872, son avant-propos exprime crûment ce qui se produit dans la plupart des récits de souvenirs « tardifs » : « *j'avais réuni ces notes, ces souvenirs qui devaient paraître au mois de juillet passé ; une grave maladie, la négligence de quelques amis, les scrupules et finalement la défection de quelques autres (...) ont empêché ce recueil de paraître à cette époque.* » Dubois s'excuse des contretemps ; il avertit surtout : « *J'ai dû remanier de fond en comble* ». le lecteur est prévenu ! Mais que remanie Dubois et pourquoi ? Les précisions qu'il nous en donne sont des plus claires : j'ai dû « *en éliminer les parties qui avaient perdu toute leur actualité* » ! Voilà une toute petite phrase qui en dit long sur la manière dont pense le témoin : il trie en fonction du contexte de la restitution et non celui du moment relaté. Ce qui revient à dire qu'il prend le risque de rejeter au second plan un détail qui avait son importance pour les hommes du temps rapporté et de mettre en lumière, au contraire, ce qu'ils n'ont pas jugé important, voire ignoré. Ce qui peut avoir eu une incidence, même secondaire sur les esprits du moment, disparaît ainsi du récit au profit de ce qui n'en a pas eu ! Dubois le dit sans détour : il veut « *mettre en évidence des faits qui se trouvaient alors plongés dans l'obscurité, en ajouter de nouveaux* », des faits qui ont joué, sans doute ; mais auxquels il donne une autre importance que celle qu'ils ont pu avoir. Et pourquoi ? Là aussi, il nous répond : « *quoique nous soyons encore soumis au même régime compressif* » (sic), il veut « *dégager la vérité des voiles plus ou moins épais dont la prudence exigeait qu'on l'enveloppât* ». Faut-il lui reprocher ce souci ? Non ; mais il est clair qu'il entend plus faire œuvre d'historien que de témoin. Or ce changement d'optique pose problème : soit le témoin met son souvenir en accord avec l'histoire (ou l'idée qu'il s'en fait) et le souvenir cesse d'en être un (comme dans le cas du soldat Quentel) ; soit il maintient son souvenir et il écrit l'histoire en fonction de celui-ci, ce qui n'est jamais une garantie d'objectivité !

Avec un tel avertissement, Dubois donne le ton de son ouvrage. Un coup d'œil sur les premières pages suffit à y déceler les mêmes types de remaniements que ceux pratiqués par Huysmans dans *Sac au dos*. Dès la page 5, l'enthousiasme de la mobilisation prend une coloration qui n'apparaît pas franchement dans les textes écrits à chaud : « *Paris indigné se levait comme un seul homme pour ressaisir sa souveraineté légèrement abandonnée et vraiment réclamée pendant de longues années.* » Oublié le plébiscite en faveur de l'Empereur, les certitudes de victoire facile, l'indiscipline des conscrits inconscients des enjeux et des risques mortels pour eux ! Dubois, en réalité, se souvient de juillet 1870 à l'aune du 4 Septembre suivant et de ses partis pris républicains. Même processus concernant le défilé des Prussiens dans Paris en date du 1<sup>er</sup> mars 1871 : « *La ville toute entière se couvrit de deuil ; les statues de la place de la Concorde furent voilées de noir ; tous les établissements publics ou privés se fermèrent instantanément ; les portes, les fenêtres des maisons, pavoisés de crêpes, furent hermétiquement closes ; les rues devinrent désertes (...) c'était effrayant mais sublimes. Quelques femmes de mauvaises vies tentèrent bien de pénétrer jusqu'aux Prussiens, mais elles furent fouettées vigoureusement par les gardiens des barricades.* »<sup>20</sup> Cette description est conforme à celles faites à chaud par de nombreux témoins<sup>21</sup>. À un détail près

<sup>18</sup> Ceux tout particulièrement des dirigeants militaires et politiques de l'époque.

<sup>19</sup> DUBOIS, Lucien, *Chapitres nouveaux sur le siège de Paris et la Commune, 1870-1871*. Paris, Le Chevalier, 1872.

<sup>20</sup> Pages 237-238.

<sup>21</sup> Voir LECAILLON, Jean-François : *La Commune, récit de témoins*. Paris, Giovanangeli, 2008. (à paraître)

qui désola Eugène Balleyguier (alias Loudun<sup>22</sup>) si on en croit son journal et d'autres textes de même nature : un peu plus tard, dans la journée, la foule des Parisiens se pressa sur les Champs-Élysées pour « voir » les Prussiens. Les Parisiens ne furent pas aussi dignes qu'espéré ! Dubois ne l'a-t-il pas vu ou a-t-il estimé que cette autre facette du jour n'était « plus d'actualité » ? Peu importe ses raisons ! Oubli sincère ou remaniement délibéré, le changement qui s'ensuit change toute la tonalité de la situation décrite. L'Histoire n'est plus la même.

Et l'Histoire ne fait que se travestir davantage avec les années, quand le récit de souvenirs se transforme en appel à Mémoire ! Projets nous ainsi dans la dernière décennie du siècle pour jeter un nouveau coup d'œil sur quelques exemples pris parmi des centaines d'autres. En 1897, le chef de bataillon François Poisson<sup>23</sup> écrit à propos de la mobilisation : « *On remarquera sans doute l'acrimonie qui alors nous animait contre à peu près toutes les grosses épauettes* ». Le message est posé d'emblée : il ne s'agit plus seulement de raconter mais d'expliquer. En 1911, le général Bruneau dédie ses souvenirs<sup>24</sup> « *à tous ceux qui ont la noble mission de former l'âme de l'enfant, du citoyen, du soldat, aux Français qui veulent rester Français.* » Là, un nouveau cap est franchi : le mémorialiste n'entend pas seulement raconter ses souvenirs et expliquer, il se donne pour ambition de « *réfuter un à un, tous les misérables arguments invoqués par des gens que les grands Ancêtres de la République eussent envoyés à la guillotine pour crime de lèse-Patrie, par ces soi-disant intellectuels qui, sous le manteau du pacifisme, cachent leur amour immodéré du bien-être, leur crainte de la souffrance, leur horreur de la mort.* » Même souci d'Eugène Thomières qui entend défendre « *la Patrie que les prétendus intellectuels renient, qu'ils salissent même et tournent en dérision ! Et d'ajouter sans l'ombre d'une hésitation : « On y croyait, alors, et personne n'eut osé la répudier, personne n'eut osé insulter le Drapeau qui est son symbole.* »<sup>25</sup> », propos qui, non seulement range Huysmans au rang des fabulateurs, mais qu'il serait facile de démentir par quelques témoignages plus nuancés écrits à chaud. Si, en 1901, Marcel Lescot publie ses souvenirs de 1870<sup>26</sup> pour ses proches et ses amis « *qui voudront se souvenir* », il le fait aussi pour que la France « *puisse retrouver les hautes pensées qui seules font vivre et aident à mourir* », manière de dire que son témoignage a vocation à l'y aider. Si ce témoin ne s'en fait pas devoir, il en a l'espoir. A travers ces quelques exemples, il apparaît clairement que le mémorialiste le plus tardif ne cherche plus seulement à donner du sens à ce qu'il a vécu. Désormais, il veut produire un récit édifiant, en tirer une leçon pour l'avenir et transmettre celle-ci à une nouvelle génération. Le récit de souvenirs se fait « devoir de mémoire » avant la lettre.

À l'approche de la Grande Guerre, ce souci édifiant se fait encore plus nettement sentir. Inquiets de voir leurs derniers jours arriver sans que la Revanche n'ait été accomplie, se désolant d'une jeunesse ayant oublié le sacrifice des aînés et/ou soucieux de préparer les esprits de ceux qui devaient s'apprêter à aller accomplir leur devoir sur le champ de batailles, les anciens combattants de 1870 se font tous une même obligation de service et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Pas plus qu'il ne faut s'étonner de la similitude qui apparaît entre ces récits tardifs et les fictions comme *Sac au dos*, *Sueur de sang* ou *Boule de Suif*...etc. ! La ressemblance tient au fait que les anciens combattants comme les écrivains ont les mêmes intentions : utiliser le passé pour faire passer un message ! Ils ne se veulent plus témoins ni

---

<sup>22</sup> LOUDUN (Eugène, alias BALLEYGUIER), *Journal d'un Parisien pendant la révolution de septembre et la Commune*. Paris, Lachaud, 1872.

<sup>23</sup> POISSON, François, *Cuïque suum : souvenirs notés, 1848, 1849, 1851, 1870, 1871*. Sens, Goret, 1897.

<sup>24</sup> BRUNEAU (général), *Paroles d'un soldat*. Paris, Charles Lavauzelle, 1911.

<sup>25</sup> THOMIERES (Eugène), *Deux mois à Tours pendant le siège de Paris*, du 10 octobre au 9 décembre 1870. Paris, A. Messein, 1907, page 10.

<sup>26</sup> Marcel LESCOT, *Nets et impressions d'un volontaire de 1870*. Blois, C. Migault et Cie, 1901.

même historiens, mais hérauts en charge de transmettre une leçon. Peu importe la couleur de celle-ci, revancharde ou pacifiste. Ce qui compte, ici, c'est le transfert qui s'opère, le changement de perspective qui transforme le témoin non plus en illustrateur d'un passé révolu mais en acteur d'un présent militant. Dubois veut-il « *attirer l'attention publique sur de nombreuses victimes d'une réaction* », il se comporte à l'égal d'un Huysmans qui entendait rendre justice aux mobiles sacrifiés sur l'autel des intérêts dynastiques ou militaires ; ou comme un Déroulède, le héraut bien connu de la Revanche, qui introduit ses fameuses *Feuilles de route* en reconnaissant qu'il prit fort peu de notes *pendant* la campagne, que celles dont il dispose ont été écrites pendant son internement en Allemagne et que, de toutes façons, il en a « *revu, relu et récrit en partie toutes les pages afin que nul bon français n'y pût rien trouver qui heurtât de front ses sentiments ou ses croyances.* » Tout est dit !

L'histoire de l'écriture de *Sac au dos*, l'évolution des textes qui ont procédé à sa mise en forme nous montre ainsi comment une expérience vécue peut servir à nourrir l'imagination romanesque. Les descriptions tirées des souvenirs apportent un cachet d'authenticité à la fiction. Mais par la suite, ces premières impressions (autrement dit le souvenir) cessent d'être centrales ; l'intention politique prend le relais. C'est elle qui devient la raison d'être du texte. Sans doute est-ce de « bonne guerre » dans le cas d'une œuvre littéraire ; l'excuse vaut moins pour les récits de souvenirs qui évoluent pourtant à l'identique. Écrits à chaud, ces récits livrent une série d'impressions brutes telles qu'elles peuvent être partagées par l'ensemble des individus présents. Avec les années qui passent, le souci de donner un sens à ce qui a été vécu, d'expliquer les événements et, souvent, son propre comportement, puis d'en dégager des leçons pour l'avenir, ce souci à géométrie variable dans le temps les transforme en manifestes livrant des interprétations personnelles qui dépendent des convictions de chacun et du devoir de mémoire que l'un ou l'autre se donne. Dès lors, sauf à s'intéresser à la mémoire d'un événement telle qu'elle se décline au moment où le récit est énoncé, le récit de souvenirs cesse d'être une source fiable pour l'historien.

La comparaison entre les différents textes de Huysmans et leur confrontation avec les récits de souvenirs montre ainsi que ces documents de nature différente sont des sources historiographiques semblables. A l'instar des nouvelles (Huysmans, Maupassant), romans (Zola), poèmes (Rimbaud, Déroulède) ou tableaux (Deneuille, Detaille), les récits de souvenirs disent rarement le passé tel qu'il fut perçu. Documents susceptibles de livrer des informations proches de ce qui fut quand ils sont rédigés « à chaud », ils cessent d'être ce qu'ils pensent être au-delà d'un temps qui peut varier d'un individu à l'autre, mais qui ne dépassera guère la limite de quelques jours. Plus le temps passe et plus le témoin cherche à comprendre au point d'utiliser les informations qu'il reçoit *a posteriori* pour construire un discours qui ait de la cohérence et de la crédibilité. Ce travail naturel, que chaque individu réalise parce qu'il ne peut se contenter d'être une caisse enregistreuse d'événements, oblige l'historien à utiliser les récits de souvenirs avec prudence quand il cherche à reconstituer le strict déroulement des faits. Confronté aux récits de souvenirs, il devra y traquer toute incise plaçant le témoin dans une position d'observateur extérieur aux circonstances qu'il rapporte et non plus comme observateur inscrit *dans* ces circonstances.

Ces précautions étant prises, l'historien ne rejettera pas pour autant le récit de souvenirs en tant que source car celui-ci reste un document au même titre qu'une œuvre littéraire ou une œuvre d'art : il témoigne d'une sensibilité, de la manière dont un individu ou une collectivité se représente son histoire au moment où il s'exprime, comment il s'en sert pour se donner une ligne de conduite et, parfois, accomplir cette ligne. A ce titre, l'analyse des récits de souvenirs portant sur la guerre de 1870 permet de cerner l'ampleur des ressentiments entretenus durant des années par les Français, de leurs déceptions et de leur détermination à en extraire un

Devoir de Revanche qui fut largement relayé par l'école de la République, *le Souvenir Français* (association fondée en 1887) et les chantres du nationalisme. L'étude des avant-propos qui les introduisent montre comment l'humiliation de *l'année terrible* fut pendant toutes ces années un *passé qui ne passait pas* (pour reprendre la formule d'Eric Conan et Henry Rousso<sup>27</sup>). Ils fonctionnent comme les œuvres littéraires de la même époque. Entre *Sac au dos* et les Mémoires des anciens combattant de 1870 la différence est ténue. Fictions et récits tardifs de souvenirs parlent vraiment de la guerre, non pas telle qu'elle fut, pas même telle qu'elle fut perçue, mais telle qu'elle fut pensée ou ressentie *par la suite*, au moment où les uns et les autres sont écrits. Dans ce cadre, *Sac au dos* n'est qu'un exemple parmi d'autres de textes traduisant la longue souffrance des Français mal remis de la défaite de 1871.

---

<sup>27</sup> CONAN, Eric et ROUSSO, Henry, *Vichy, un passé qui ne passe pas*. Paris, 1996.